

■ LES GRANDS CYCLES ÉCONOMIQUES

Rodrigue Tremblay
Professeur émérite et ancien ministre
Université de Montréal

Résumé

Ce chapitre situe la théorie des grands cycles économiques dans le contexte général des économies de marché. Il y est postulé que le cycle financier et économique international de longue période (50-60 ans) n'est pas une aberration statistique, mais est le résultat de conditions institutionnelles, politiques, financières et économiques récurrentes dans l'économie mondiale. Il y est proposé comme hypothèse que la source des cycles financiers et

économiques de longue durée origine d'un dérèglement monétaire, lequel met en marche un processus auto-généré de sur-endettement, d'inflation des actifs financiers, de sur investissement généralisé dans les équipements et de surproduction. Ce processus se résorbe par une liquidation des dettes, une déflation monétaire et par une contraction de l'activité économique, pouvant résulter en une récession alongée ou une dépression économique.

Mots-clés

Cycles économiques, inflation boursière, sur-endettement, déflation monétaire, ralentissement économique, récession, dépression.

JEL
E32

Dans le monde naturel, l'existence de cycles récurrents et précis ne fait pas de doute: le jour succède à la nuit; les saisons se suivent et reviennent; même les tempêtes, les tremblements de terre et les cataclysmes suivent des cycles plus ou moins prévisibles.

Dans le monde humain, le cycle de la vie et de la mort est une évidence. Et il y a aussi des cycles dans les affaires humaines, économiques et politiques.

On ne retrouve pas dans les affaires humaines, bien sûr, le même déterminisme que l'on observe dans le monde physique naturel. Cela ne signifie pas cependant que l'on n'observe pas des récurrences et des alternances dans le temps entre des périodes d'optimisme où dominent des demandes excédentaires et des périodes de pessimisme quand ce sont les offres excédentaires qui dominent.

On entend souvent dire que les cycles économiques sont imprécis, qu'ils servent davantage à expliquer le passé qu'à prédire l'avenir, ou encore, qu'ils sont des illusions statistiques. Mon idée sur la question est la suivante: certains économistes préfèrent parfois une chose extrêmement précise qui est fautive, à une autre moins précise qui est vraie.

La base empirique des cycles observés

Avec les cycles, la base empirique est plus solide que les explications théoriques de la dynamique derrière les cycles. Il est difficile de nier la réalité, mais on peut plus facilement contester les explications théoriques des phénomènes.

D'un point de vue empirique, ce n'est pas d'hier que les chercheurs ont observé des alternances récurrentes dans les indicateurs économiques, à commencer par ces indicateurs chargés d'informations que sont les prix. Le plus long cycle dans les prix de gros est bien sûr le cycle de Kondratieff. L'alternance de longue durée entre des pha-

ses inflationnistes, des phases de désinflation et des phases plus ou moins longues de déflation est indéniable.

L'économiste russe Nicolaï D. Kondratieff, en effet, avait observé que les économies capitalistes généraient des séries de prix de gros des marchandises qui oscillaient autour d'une tendance et à des rythmes d'une durée allant de 47 ans à 60 ans.

De nombreux auteurs, dont Joseph S. Schumpeter n'est pas le moindre, ont confirmé ces grandes vagues de prix, soit en les lissant pour expurger les cycles courts, soit en considérant les taux d'inflationⁱ. En fait, de 1790 à aujourd'hui, si on les mesure de creux à creux, on observe quatre grandes vagues d'inflation-désinflation-déflation:

- une qui suivit la dépression des années 1780 et la Révolution française, et qui s'étendit de 1790 à 1848, culminant avec les troubles économiques du milieu du XIXe siècle;
- une autre qui s'étendit de 1849 à 1895, culminant avec la dépression de 1896-1900;
- une troisième allant de 1896 jusqu'à 1948, culminant avec la dépression des années '30 et la Deuxième Grande Guerre (1939-45);
- et, finalement, celle qui dura approximativement de 1949 à 2003.

Les pics d'inflation des cycles de Kondratieff sont encore plus nets, car alors que les périodes de désinflation

i. Nicolaï D. Kondratieff, «The long Waves in Economic Life», *Review of Economics and Statistics*, 1935, pp 105-115; Joseph S. Schumpeter, *Business Cycles*, 2 vols., McGraw-Hill, 1939; Rodrigue Tremblay, «The Discipline of Economics and Economic Cycles», *North American Review of Economics and Finance*, décembre 1988, pp 1-23; Josua S. Goldstein, *Long Cycles, Prosperity and War in the Modern Age*, Yale University Press, 1988; Jonathan P. Goldstein, «The Existence, Endogeneity and Synchronization of Long Waves: Structural Time Series Model Estimates», *Review of Radical Political Economics*, automne 1999, pp. 61-101; Eric Bosserelle, *Le Cycle de Kondratieff: Théories et controverses*, Masson, Paris, 1994; Eric Bosserelle, «Le Cycle Kondratieff: Mythe ou réalité», *Futuribles*, septembre 2001, pp 63-78; Luigi Scandella, «Le Kondratieff. Essai de théorie des cycles longs économiques et politiques», *Economica*, Paris, 1998.

se prolongent, les périodes d'intense inflation sont relativement courtes. Il y a eu l'inflation d'après Waterloo en 1815; celle qui a coïncidé avec la Guerre de Sécession aux États-Unis en 1865-66; celle qui a suivi la Première Grande Guerre en 1920-21; et celle qui a culminé en 1980, soit après la fin de la Guerre du Vietnam (1962-1973) et les hausses des cours pétroliers par l'Organisation des Pays Producteurs de Pétrole (OPEP)ⁱⁱ. On remarque donc un lien évident entre les guerres et l'inflation.

Le cycle de Kondratieff et autres cycles

Les fins de cycles de Kondratieff sont à craindre lorsque les cycles courts et moyens sont eux-mêmes en baisse. Schumpeter avait bien saisi le lien entre les principaux cycles économiques de différentes durées en mettant l'emphase sur le cycle décennal de 9-10 ans, le cycle de Juglar, et le cycle moyen, soit le cycle de Kuznets qui dure en moyenne de 18-20 ans, observable dans la construction et dans l'immobilier, en comparaison avec le grand cycle de Kondratieff. Schumpeter disait qu'il avait trois cycles de Kuznets (3 x 18) et 6 cycles de Juglar (6 x 9) dans le grand cycle de Kondratieff.

La phase déflationniste du grand cycle tend à survenir lorsque tous les cycles, très courts, courts, moyens et longs plantent en même temps. Nous ignorons le cycle de Kitchin dans les inventaires, car revenant à tous les 3-4 ans, il coïncide nécessairement tôt ou tard avec les autres cycles. Le cycle de Juglar suit la montée et l'essoufflement d'une innovation technologique motrice, sur une période qui couvre habituellement une décennie: la fin de ce cycle

ii. L'Organisation des Pays Producteurs de Pétrole (OPEP) fut créée le 10 septembre 1960, à Bagdad, par cinq pays: l'Irak, l'Arabie Saoudite, le Koweït, l'Iran et le Venezuela. Elle n'exerça véritablement son pouvoir de cartel économique qu'en 1973, quand elle quadrupla le prix du baril de pétrole brut.

se caractérise par une surcapacité et une surproduction généralisée, lesquelles sont en elles-mêmes des facteurs de chutes des prix. Ce qui s'est passé au cours des années '90 dans l'industrie mondiale de la haute technologie et des télécommunications, et la déprime des prix dans ce secteur moteur, est une bonne illustration du phénomène.

Le cycle de Kuznets dans la construction et dans l'immobilier peut être retardataire par rapport à celui de Juglar. En effet, la désinflation elle-même fait chuter les taux d'emprunt, ce qui accroît l'attrait relatif des rendements immobiliers. La construction résidentielle et locative peut donc se maintenir pendant quelques années additionnelles alors même que les secteurs industriels et technologiques sont en déclin. Tôt ou tard, une offre excédentaire apparaît, et une faiblesse dans les prix apparaît. C'est d'ailleurs le point de la conjoncture dans lequel la plupart des économies industrialisées se trouvaient, quand la construction et l'immobilier montraient des signes d'essoufflement.

C'est donc lorsque le cycle technologique de Juglar est à son plus bas et que le cycle de l'immobilier de Kuznets se met à descendre que les ravages du grand cycle de Kondratieff se manifestent le plus fortement.

Les fondements théoriques du grand cycle

Il existe beaucoup de controverses sur les fondements théoriques du grand cycle de Kondratieff. Certains vont même jusqu'à dire que ce cycle d'une moyenne de 54 ans est un mythe et un leurreⁱⁱⁱ. C'est que des économistes se sont si souvent trompés, en voulant prédire les points de retournement du cycle de Kondratieff, surtout lorsqu'ils ont voulu se servir des mouvements dans les prix pour

iii. Michel Godet, «Nouvelle croissance ou vieilles lunes», *Futuribles*, octobre 2000, pp. 67-80.

prédire l'évolution future des indicateurs économiques quantitatifs (production, productivité, emploi, consommation... etc.)

Mais sans adopter tous les tenants de l'école autrichienne, l'évolution des prix est quand même source de renseignements vitaux sur les déséquilibres macroéconomiques fondamentaux^{iv}. Les périodes de hausses de prix sont logiquement des périodes de demandes excédentaires généralisées, tandis que les périodes de baisses de prix sont caractérisées par des offres excédentaires généralisées. Si les prix sont le point de convergence de toute l'information disponible à un moment donné dans une économie, leurs mouvements devraient précéder ou, au pire, coïncider, avec les variations observées dans les quantités. C'est pourquoi on s'attend logiquement à ce que le grand cycle des prix précède le grand cycle des quantités.

Quelles sont les causes de ces longues alternances entre des déséquilibres persistants et généralisés dans une direction, puis dans l'autre? Là est toute la question.

Irving Fisher et Joseph E. Stiglitz

C'est au niveau théorique que les explications fiables du grand cycle de Kondratieff sont à la fois nombreuses et contestées. Nous ne nous attarderons pas ici à faire un survol de toutes les théories et de toutes les critiques qu'elles ont suscité^v. Nous irons plutôt droit au but.

Deux grandes théories se renforcent l'une l'autre pour

iv. La macroéconomie est la microéconomie plus. En effet, l'économie globale est la somme des décisions microéconomiques des agents économiques. Il existe cependant des phénomènes collectifs qui dépassent les agents économiques pris individuellement. D'où les phénomènes de foule, les manies et les grandes spéculations qui s'emparent parfois de certains marchés.

v. Une bonne analyse de ces théories et de ces critiques est fournie par Joshua S. Goldstein dans son livre intitulé «*Long Cycles, Prosperity and War in the Modern Age*», Yale University Press, 1988.

fournir l'explication économique la plus crédible pour expliquer l'apparition du grand cycle de Kondratieff et sa récurrence dans le temps. Il y a d'abord la théorie de Irving Fisher du cycle d'endettement et de liquidation des dettes, laquelle établit le caractère quasi-inéluctable d'erreurs de surendettement dans une économie capitaliste décentralisée^{vi}. Il y a, d'autre part, la théorie de la défaillance des marchés et de l'information imparfaite de Joseph E. Stiglitz, prix Nobel d'économie en 2001, laquelle explique le caractère inévitable du surendettement, du surinvestissement et de la surproduction qui l'accompagnent, et l'implosion subséquente dans les dettes, dans les investissements et dans la production qui les suivent.

Le surendettement et la déflation des dettes

Au début du grand cycle inflationniste, laquelle inflation est habituellement déclenchée, comme on le verra plus tard, par une condition de guerre et de déficits publics monétarisés par les autorités monétaires, les entreprises réagissent aux stimulants d'une inflation qui n'est pas totalement anticipée. Les profits anticipés progressent plus rapidement que les coûts de production, essentiellement parce que l'inflation non anticipée réduit le taux d'intérêt réel et le taux de salaire réel, eu égard à la productivité des capitaux et du travail.

Une telle inflation non anticipée signifie en pratique qu'il y a écart entre les opportunités de profits et les coûts réels d'emprunt et les coûts salariaux réels. C'est le cas aussi longtemps que les anticipations d'inflation dépassent les accroissements dans les taux nominaux d'intérêt et dans les salaires des employés. Les emprunts bancaires et obligataires, les ventes de nouveaux titres boursiers et

vi. Irving Fisher, «The Debt-Deflation Theory of Great Depression», *Econometrica*, octobre 1933, pp.337-57.

l'endettement des entreprises sont en hausse, et les capacités de production sont aussi en hausse. La solvabilité des entreprises endettées ne pose aucun problème puisque le ratio des coûts de financement sur les revenus réalisés tend à se stabiliser et même à s'abaisser avec la hausse dans la valeur boursière des entreprises, ratio mesuré par le coefficient de Tobin^{vii}.

L'économie est alors en phase de forte croissance, l'offre globale et la demande globale se déplaçant conjointement dans le temps selon le principe de Say.

L'endettement nouveau et la demande provenant des nouveaux investissements signifient que la demande globale progresse plus rapidement que l'offre globale, la hausse des prix jouant alors son rôle naturel de rationnement. L'expérience nous enseigne que ce processus peut durer de trente à trente-cinq ans, période entrecoupée d'ajustements et de ralentissements causés par les cycles plus courts.

Quand les dettes corporatives atteignent un point de saturation, c'est-à-dire quand la concurrence de nouveaux producteurs vient engorger les marchés, fait ralentir les hausses de prix et fait diminuer la rentabilité des investissements marginaux, le processus commence à se renverser. La désinflation remplace une inflation galopante, les anticipations désinflationnistes font se hausser les coûts réels de production, que ce soit les coûts réels d'emprunt ou les coûts réels salariaux. Les plus endettées des entreprises commencent à éprouver des difficultés de trésorerie et de liquidité. Les perspectives de faillite rendent les prêteurs plus prudents et les conditions de crédit se resserrent au moment même où les besoins en crédits courts sont les plus grands.

Dans la phase finale, d'une durée de 5 à 10 ans, les chu-

vii. Aux États-Unis, au sommet boursier de mars 2000, le ratio de la valeur boursière totale par rapport au PIB atteignit un sommet inégalé de 183 pour cent. Avant le krack de 1929, ce ratio égalait 81,4 pour cent.

tes boursières réduisent la capitalisation des entreprises et le ratio d'endettement sur la valeur boursière de nombreuses entreprises explose. La concurrence accrue, les ventes de feu et de liquidation s'accompagnent de baisses de prix sectoriels, et n'était-ce du grand secteur des services non soumis aux règles de l'entrepôt, la désinflation se transformerait en déflation, comme ce fut le cas lors des fins de cycles de Kondratieff au XIXe siècle et dans la première partie du XXe siècle.

Les investissements deviennent le segment le plus faible des dépenses totales. À ce moment, la demande globale ralentit ou chute davantage que l'offre globale. Les prix sectoriels chutent et la production des biens et l'emploi dans le secteur des biens se contracte. Cela est suffisant pour faire s'abaisser le taux de croissance du Produit intérieur brut (PIB), et même à le faire basculer en récession. Une contraction bancaire et monétaire, suite à des faillites de banques, peut alors, comme cela s'est produit dans le passé, transformer la récession en dépression économique.

Dans un tel contexte de capacité excédentaire généralisée, les prix ont tendance à s'abaisser. Il en va de même des taux d'intérêt, lesquels peuvent s'effondrer jusqu'au niveau de la trappe de liquidité identifiée par John Maynard Keynes en période de dépression. Les salaires nominaux n'ont pas la même flexibilité, de sorte que les salaires réels ont tendance à s'élever par rapport à la productivité.

Certains économistes néoclassiques, à partir de modèles d'équilibre avec information parfaite, attribuent la persistance des dépressions économiques à ce facteur unique d'une cartellisation des marchés du travail, faisant en sorte que le taux de salaire excède la productivité marginale du travail, ce qui s'accompagne d'un taux de rendement du capital qui est inférieur au produit marginal du capital. Autrement dit, les dépressions durent longtemps parce que les travailleurs reçoivent une rente économique au-delà de leur productivité alors que les capitalistes sont

moins bien rémunérés que le produit de leurs capitaux^{viii}.

Comme les phases descendantes du cycle de Kondratieff et les dépressions qui l'accompagnent n'ont pas attendu l'arrivée des syndicats ouvriers pour cartelliser les marchés du travail ou celle de l'innovation sociale des subsides aux chômeurs, il est douteux que ce facteur à lui seul puisse expliquer la durée prolongée des dépressions économiques passées. Que les marchés du travail ne s'ajustent point au même rythme que les autres marchés, selon la théorie des salaires efficients, ou pour des raisons sociales et politiques, cela est une vérité d'évidence. Après tout, le salaire nominal ne peut tomber à zéro comme ce peut être le cas du taux d'intérêt nominal à court terme. Mais y a-t-il d'autres défaillances, plus sérieuses que celles des marchés du travail?

La défaillance des marchés et l'information imparfaite

L'alternance entre les périodes d'excès d'endettement et d'excès d'investissement et les périodes de déflation des dettes et de chutes des investissements, identifiée par Irving Fisher, reçoit une explication crédible de la part de la théorie de l'asymétrie et de l'imperfection de l'information dans une économie capitaliste^{ix}.

Essentiellement, on ne peut compter sur une concurrence parfaite et sur une flexibilité absolue des prix et des salaires pour maintenir une économie capitaliste en perpétuel équilibre de croissance, comme le paradigme néoclassique d'équilibre conclut inévitablement, parce que, dans un contexte d'information incomplète et d'incertitude, cette concurrence parfaite et cette flexibilité des

viii. Voir Harold L. Cole et Lee E. Ohanian, «The U.S. and U.K. Great Depressions Through the Lens of Neoclassical Growth Theory», *American Economic Review*, Proceedings, mai 2002, pp 28-32.

ix. Voir Joseph E. Stiglitz, «Information and the Change in the Paradigm in Economics», *American Economic Review*, juin 2002, pp 460-501.

prix sont elles-mêmes sources d'effets pervers qui peuvent amplifier les chocs plutôt que de les amortir. C'est pourquoi, on doit se tourner vers une explication moins simpliste pour trouver une explication des phénomènes économiques dynamiques que l'on observe au cours du grand cycle de Kondratieff.

Qu'en est-il au juste? Selon le paradigme de l'asymétrie de l'information et de la défaillance des marchés de Stiglitz, une des défaillances la plus fondamentale se retrouve dans le fonctionnement des marchés des capitaux et sur la façon dont les entreprises se financent. Dans un monde d'information parfaite et de concurrence, les firmes maximisent les rendements anticipés en regard du coût réel de financement, mais le mode de financement entre la dette et l'équité importe peu.

Or, dans la réalité complexe d'un monde économique soumis à des chocs imprévisibles, il importe grandement que les entreprises se financent par l'endettement ou par la vente d'actions. C'est que les marchés des capitaux sont imparfaits et la firme supporte d'énormes risques en s'endettant avec des contrats d'emprunts qui ne sont pas indexés aux prix.

C'est la firme qui supporte les risques d'inflation ou de déflation non anticipées: en périodes d'inflation non anticipée, l'endettement à taux fixe s'accompagne d'une chute du taux d'intérêt réel et un énorme transfert de richesse s'effectue des créanciers vers les débiteurs. Les anciens et nouveaux investissements se trouvent à être subventionnés et le boum économique se nourrit de lui-même aussi longtemps que l'inflation se maintient au-dessus du niveau anticipé. Il y a donc alors un risque macroéconomique d'une prospérité exagérée, parce qu'elle repose sur une imperfection majeure des marchés des capitaux.

Mais les véritables problèmes surgissent avec une flexibilité excessive des prix vers le bas. C'est qu'alors, le processus de transfert de richesse entre les emprunteurs et les prêteurs se renverse, et c'est le coût réel des emprunts

passés et présents qui s'alourdit. Comme les entreprises ne peuvent s'assurer contre le risque désinflationniste ou contre le risque déflationniste, et que l'accès au crédit tend à se resserrer à mesure que l'entreprise endettée éprouve des difficultés de liquidités, la désinflation et la déflation qui succèdent à l'inflation causent inévitablement des faillites d'entreprises, ce qui réduit l'offre globale, tandis que la demande pour les nouveaux investissements chute, elle aussi, réduisant la demande globale.

L'économie risque de glisser dans une spirale descendante que la chute des prix et des salaires ne peut qu'empirer, et non pas stopper. Il ne manque alors qu'une cascade de faillites bancaires pour que l'offre même de crédit se contracte, et l'économie verse nécessairement dans une dépression.

Ce modèle réaliste à la Stiglitz vient donc renforcer la théorie de déflation des dettes de Fisher comme explication centrale des phases ascendante et descendante du grand cycle de Kondratieff, ce que ne peuvent expliquer les modèles néoclassiques d'équilibre avec information complète. C'est pourquoi, ne pouvant les expliquer, les modèles néoclassiques d'équilibre nient même l'existence des cycles économiques, puisque dans un monde idéal d'équilibre et d'information parfaite, les marchés se maintiennent constamment en équilibre.

Dans le vrai monde économique, les choses ne sont pas aussi idylliques et des déséquilibres persistants apparaissent et peuvent même s'amplifier pendant des périodes plus ou moins longues. Suite à des chocs imprévus, il en résulte des effets d'hystérésis* et des effets d'offre globale qui durent et qui peuvent suivre un cheminement dynamique qui éloigne l'économie de son équilibre de

* Les effets d'hystérésis sont des effets structurels permanents et irréversibles qui résultent de déviations temporaires dans l'équilibre des prix. Par exemple, une monnaie surévaluée incite les producteurs nationaux à abandonner certaines activités, lesquelles ne sont pas reprises quand l'équilibre revient.

long terme. Ce sont ces déviations tant à la hausse qu'à la baisse qui créent les cycles économiques courts, moyens et longs.

Le rôle des guerres et du saut d'une génération

Les économies opèrent dans un contexte social et politique qui est lui-même dynamique et qui peut être source de chocs à conséquences économiques. Il est en effet peu probable que les chocs qui provoquent des vagues non anticipées d'inflation et de déflation soient uniquement économiques. Ils ont plus de chance d'avoir une origine sociale ou politique. En effet, qui dit inflation, dit contrôle du financement monétaire, et cela implique nécessairement les gouvernements. Les gouvernements sont aussi les principaux acteurs des guerres, c'est-à-dire qu'ils sont à l'origine des chocs politiques et économiques les plus dévastateurs.

Par conséquent, même si on peut se demander si les causes du grand cycle de Kondratieff sont endogènes aux économies, ou bien exogènes aux économies, il serait surprenant qu'il n'y ait pas une interaction entre les forces endogènes et exogènes. Les mécanismes de Fisher et de Stiglitz peuvent propager les chocs exogènes. Les mécanismes de dans l'économie, mais les chocs déclencheurs du grand cycle risquent d'être exogènes.

Déjà dans les années '40 et '50, des auteurs comme Quincy Wright et Johan Akerman avaient observé une récurrence et une périodicité des grandes guerres, avec des débordements inévitables sur la stabilité macroéconomique des économies nationales. Il est donc vraisemblable que ces chocs politico-économiques suprêmes que sont les grandes guerres aient un rôle central à jouer dans le grand cycle de Kondratieff^x. D'autant plus que l'on a

x. Quincy Wright, *A Study of War*, 1942, réimprimé en 1965 par les Presses de

observé que le cycle de Kondratieff s'est reproduit bien avant l'avènement des économies industrialisées. Le phénomène commun à toutes les époques est la récurrence des guerres^{xi}.

Presque par définition, les guerres sont souvent des phénomènes inflationnistes. Elles s'accompagnent presque à tout coup d'énormes déficits budgétaires, lesquels sont en partie monétisés par les autorités monétaires. Pendant ces grands conflits, la demande globale privée est réprimée par des contrôles des prix et des salaires, et par des rationnements des quantités consommées. À la fin des guerres, la demande réprimée se manifeste et une période d'inflation plus ou moins virulente s'installe. C'est à ce moment que les mécanismes de diffusion et d'amplification de Fisher et de Stiglitz se mettent en marche.

Mais, ne doit-on pas s'attendre à ce que les guerres soient des événements totalement aléatoires et imprévisibles, ce qui rendraient les chocs déclencheurs d'inflation systématique eux-mêmes aléatoires et imprévisibles? Malheureusement, c'est ici que la politique rejoint l'économie.

Wright avait déjà conclu en 1942 «*qu'il semblait y avoir une tendance au cours des trois derniers siècles à ce que les guerres se concentrent approximativement à tous les 50 ans, avec des oscillations devenant de plus en plus sévères.*» Wright identifia les guerres napoléoniennes (1795-1815), les guerres du milieu du siècle en Crimée, en Autriche et aux États-Unis (1855-71), la Première Grande Guerre (1914-18), et il faisait ses observations alors que la Deuxième Guerre mondiale (1939-45) avait débuté. On pourrait ajouter que le monde est possiblement entré, depuis le 11 septembre 2001, et depuis le 20 mars 2003,

l'Université de Chicago. Johan Akerman, *Structures et cycles économiques*, Presses universitaires de France, Paris, 1955.

xi. Il est encore trop tôt pour connaître les conséquences économiques de la Guerre contre l'Irak de 2003. Rodrigue Tremblay, *Pourquoi Bush veut la guerre*, Les Intouchables, Montréal, 2003, 277 p.

dans une nouvelle ère de conflits armés qui pourrait dans l'avenir être qualifiée de grande guerre, 56 et 58 ans après la fin du dernier grand conflit mondial.

Quincy Wright suggéra même une raison essentiellement psychologique pourquoi les nations ou les empires tendent à se lancer dans des conflits armés désastreux à tous les demi-siècles: « *L'homme guerrier ne veut pas se battre de nouveau et il conditionne son fils dans la même veine d'opposition aux guerres, mais les petits-fils apprennent à voir la guerre comme romantique.* »

Il y aurait donc un saut de génération dans le goût de faire la guerre, ce que Wright appelle l'alternance des générations face aux guerres.

L'historien Arnold Toynbee, tout en mettant l'accent sur le caractère particulièrement destructeur des guerres centenaires, les « guerres hégémoniques », quand un pays ou un empire se lance dans une opération de domination mondiale, mettait lui aussi l'accent sur une théorie du cycle des générations pour expliquer la récurrence des grandes guerres à tous les 50-60 ans^{xii}:

«Ceux qui faisaient partie de la génération en âge de participer à une guerre gardent une aversion aux guerres pour le reste de leur vie, et ne veulent pas répéter une telle expérience tragique, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants, et, par conséquent... une telle résistance psychologique aux guerres persiste aussi longtemps qu'une nouvelle génération... a le temps de grandir et de parvenir au pouvoir. Dans la même veine, le déclenchement d'une guerre, une fois lancée, a tendance à perdurer jusqu'à ce que la génération élevée dans la paix et qui s'est précipité follement dans une guerre cède la place à une génération fatiguée des guerres^{xiii}.»

xii. Les guerres hégémoniques de Toynbee suivent un très grand cycle d'environ 115 ans: 1- le cycle de 1568-1672; 2- le cycle de 1672-1792; et, 3- le cycle de 1792-1914.

xiii. Arnold J. Toynbee, *A Study of History*, Vol. 9, Oxford University Press, Londres, 1954. Voir aussi, Samuel P. Huntington, « Générations, Cycles,

Conclusion

Il est hallucinant de voir actuellement comment le «boum» de la «nouvelle économie», causé par l'explosion des techniques de l'information et de l'internet, à la fin du siècle dernier, semble donner lieu à tous les excès que l'on peut anticiper à la fin d'un grand cycle inflation-désinflation-déflation de Kondratieff (1949-2003): les surcapacités de production entretiennent une relative stagnation économique; le surendettement conduit à une liquidation des dettes; les forces de la déflation remplacent les forces de l'inflation; tandis que la corruption dans les hautes sphères du monde des affaires mine la confiance dans le système capitaliste de la libre entreprise. Au plan politique, on observe un retour à l'unilatéralisme et aux vieilles politiques interventionnistes et impérialistes du passé. L'épicentre du phénomène de décomposition se trouve aux États-Unis, l'économie nationale la plus puissante. C'est dans ce pays qu'apparaît le phénomène générationnel d'un George W. Bush, qui n'a jamais lui-même connu la guerre, et qui semble vouloir se lancer allègrement dans une sorte de guerre perpétuelle, armé d'une «Doctrine Bush» de domination mondiale.

Si les prochaines années allaient devenir des années de tensions politiques et de conflits armés généralisés, faites de terrorisme aveugle et de réactions armées tout aussi aveugles, le grand cycle des déficits budgétaires et de l'inflation se remettra en marche. Ce sera le début d'un autre grand cycle de Kondratieff, et le facteur déclencheur géopolitique immédiat en aura été un réarmement mondial, avec comme toile de fond, la menace terroriste internationale et une guerre générationnelle et hégémonique.

and Their Role in American Development», in R. J. Samuels, ed., , Lexington Books, Lexington Mass., 1977.